Zeitschrift: Theologische Zeitschrift
Herausgeber: Theologische Fakultät der Universität Basel
Band: 21 (1965)
Heft: 4

Artikel: Sacrifice et "spiritualité", ou sacrifice et alliance? : Jér. 7, 22-24
Autor: Reymond, Philippe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-878889

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Sacrifice et «spiritualité», ou sacrifice et alliance?

Jér. 7, 22–24

Le passage *Jér. 7, 22–24* est bien connu à cause de l'usage qu'on en a fait, et du rapprochement souvent opéré avec Jér. 6, 20 et Am. 5, 25, par exemple.

1.

Des théologiens ont surtout vu dans ce texte une *polémique* du prophète contre toute forme du culte, contre tout ritualisme et tout sacrifice. On pense en particulier à Volz et à Rudolph.

«D'Amos à Jérémie, l'un après l'autre, des prophètes se sont avancés en adversaires du culte public: ‚L'obéissance vaut mieux que les sacrifices', Yahweh veut une vie morale et non le culte du temple, ni les sacrifices... Ces prophètes ne veulent donc pas un culte purifié, mais autre chose que le culte... Le principe de la religion de l'Ancien Testament est l'adoration morale d'un Dieu moral, et la communion immédiate du cœur avec le Dieu spirituel... (Les prophètes) ont reconnu que le culte était précisément nocif pour la vie éthico-religieuse», écrit Volz[1].

Cependant on trouve cette phrase qui tempère un peu les précédentes et qui laisse une porte ouverte sur une autre perspective:

«Si le culte public était l'expression d'une communion intérieure, alors il ne serait plus un usage vide de sens et un obstacle à la (vraie) piété.»[2]

Ainsi, dans l'ensemble, Volz fait des prophètes, depuis Amos, les détracteurs de tout culte officiel, de toute forme extérieure. Il compare Jérémie à Luther combattant les cérémonies vides de l'Eglise romaine au temps de la Réforme. – De son côté Rudolph, plus modéré, parle ainsi:

«Pour l'homme d'autrefois, le sacrifice était le moyen d'établir la communion avec la divinité, ou de la renouveler quand elle avait été rompue par le péché. Sacrifice et culte étaient au cœur de chaque religion. Mais Jérémie dit ici que le culte n'appartient pas à l'essence de la religion, qu'il est accessoire, même nuisible parce qu'il détourne (l'attention) de ce qui est principal: l'obéissance morale.»[3]

En face de ces interprétations très radicales, il faut relever le point de vue très différent de R. de Vaux:

---

[1] P. Volz, Der Prophet Jeremia (1922), ad loc.

[2] Idem. Nous citons librement. [3] W. Rudolph, Jeremia (²1959), ad loc.

«On relève chez les Prophètes d'avant l'Exil de violentes attaques contre les sacrifices... Aux sacrifices inutiles, ils opposent l'obéissance à Yahveh, la pratique du droit et de la justice... Un certain nombre d'auteurs en ont conclu que les Prophètes avaient radicalement condamné les sacrifices. Comme dans plusieurs de ces passages, les sacrifices sont cités à côté des pèlerinages et des fêtes, les mêmes auteurs admettent que les Prophètes ont condamné tout culte extérieur. Comme cependant ils ne condamnent pas le temple, on les imagine comme les partisans d'un sanctuaire sans autel et sans sacrifices, ce qui ferait d'eux les Protestants de l'Ancien Testament. Mais il faudrait aller plus loin encore, car Is. 1, 15 cite, après les sacrifices et les fêtes, la prière: 'Vous avez beau multiplier les prières, moi, je n'écoute pas', mais personne n'admettra que les Prophètes aient condamné la prière: l'argument conduit donc à l'absurde et se détruit lui-même. Ces textes ne peuvent pas signifier que les Prophètes ont condamné absolument les sacrifices pour eux-mêmes.»[4]

Dans le même sens parle Kapelrud (qui cite un mot de Pfeiffer) à propos d'Amos:

«Amos n'a pas demandé, comme on l'a affirmé, l'abolition des sacrifices: il ne s'est pas opposé à l'institution mais à l'abus de l'institution... Il a moralisé la religion mais n'a pas substitué la morale à la religion.»[5] «Le culte en lui-même n'était pas suffisant, il avait besoin d'être combiné avec la morale. Le but du prophète n'était pas l'abolition finale du culte, mais de le mettre à sa juste place.»[6]

2.

Mais malgré l'heureuse réaction des auteurs précités, je ne pense pas que ce célèbre v. 22 nous introduise en fait dans le problème de la nature du culte israélite et de la religion des prophètes. C'est un *faux problème* et il est abusif de bâtir toute une théorie sur la spiritualité des prophètes à propos de ce verset. L'intention de Jérémie est ailleurs que dans une mise au point des rapports morale et sacrifice. Dans une étude récente sur le problème en général, E. Würthwein a fort bien énoncé la question des rapports du culte et des sacrifices[7]:

«Lorsqu'on lit chez les prophètes le ‹je n'y prends point plaisir› de Dieu, il ne s'agit pas de savoir si Dieu accepte ou non un sacrifice ou une prière, mais si, *dans un cas concret* (nous soulignons) certains hommes trouvent accès auprès de Dieu ou non.»

[4] R. de Vaux, Les institutions de l'A. T., 2 (1960), p. 344.

[5] R. H. Pfeiffer, Introduction to the O. T. ([2]1948), p. 582.

[6] A. S. Kapelrud, Central Ideas in Amos (1956), p. 75s.

[7] E. Würthwein, Kultpolemik oder Kultbescheid?: Festschrift A. Weiser (1963), p. 124. Nous citons librement.

Quel est le «*Sitz im Leben*» de notre texte? Weiser propose de le situer dans le cadre de la fête de l'Alliance[8] et Kraus de son côté insiste sur une fête du renouvellement de l'Alliance où, là où l'autorité officielle faisait défaut, un prophète rappelait au peuple les termes de cette alliance[9], c'est-à-dire replaçait devant le peuple les exigences du Décalogue. Nous aurions précisément ici une intervention de Jérémie lequel mettrait devant les yeux du peuple tout l'élément moral contenu dans les commandements.

Le propblème posé par Jér. 7, 22–24 n'est donc pas celui du culte en général, mais celui de *l'Alliance*. Au temps du prophète, on aurait perdu de vue la portée de celle-ci, et par l'introduction de sacrifices, l'orientation de la fête aurait été faussée (il suffit de se rappeler l'origine cananéenne du sacrifice israélite). Ce que Jérémie demande, c'est un retour à la signification première de la fête.

Il se pose certes ici une question de fait, une question historique: Jérémie prétend qu'au moment de l'exode, il n'y aurait pas eu d'ordonnances divines au sujet des zèbaḥ ou des ʿōlā en Israël, donc pas de sacrifices sanglants d'aucune sorte. On peut se demander s'il avait raison. Mais pour commencer, il faut dire que nous ne savons pour ainsi dire rien sur le culte israélite au désert, car, si l'on tient compte de l'âge des documents qui nous en parlent, «il ne reste guère d'information sur le culte sacrificiel au désert»[10]. Mais de Vaux continue: «Il reste la Pâque, mais c'est un sacrifice d'un genre particulier où tout se passe en dehors de l'autel. Il faut certainement maintenir que les Israélites semi-nomades ont pratiqué les sacrifices sanglants: c'est une coutume de pasteurs et ces sacrifices sont attestés très anciennement en Arabie, mais nous ne saurons jamais quels rites exacts étaient pratiqués.»[11] Volz et Rudolph estiment que Jérémie était au courant des sacrifices qui, comme le disait de Vaux, ont bel et bien toujours existé; mais je pense que ce que Jérémie conteste, c'est que ces sacrifices aient fait partie de l'institution mosaïque. Il y aurait eu des sacrifices au temps de l'exode, mais ceux-ci n'auraient pas constitué des «ordonnances» de Yahweh.

De telle sorte que lors de la fête des «ordonnances» (c'est-à-dire, la fête de l'Alliance), il lui semblait malvenu de noyer le sens et

---

[8] A. Weiser, Das Buch des Propheten Jeremia (1955), ad loc.

[9] H. J. Kraus, Gottesdienst in Israel (1954), passim.

[10] de Vaux (n. 4), p. 309.

[11] Idem.

l'importance de ces ordonnances dans la célébration de sacrifices, étant donné que ceux-ci avaient un caractère nettement étranger au pur yahwisme.

C'est pourquoi le v. 23 replace l'Alliance sur son terrain: un peuple lié à son Dieu, un Dieu qui prend son peuple comme sien; cette Alliance, cette relation étant scellée par les Paroles de Dieu et par une conduite droite. De plus, cette Alliance, cette relation ne sont pas – on le sait – un contrat d'affaire, mais un geste bienveillant de Dieu qui désire *le bien* du peuple: l^{e}ma^{c}an yīṭab lākèm. Et aucun «opus operatum» ne peut remplacer ce que donne au fidèle le fait de se placer devant son Dieu et d'*écouter* sa parole (v. 24). Mais justement le peuple s'est placé dans un état d'isolement (b^{e}ma^{c}^{a}ṣōt, biš^{e}rīrūt libbām): il y a maintenant absence de dialogue, repliement sur soi, ce qui est le contraire d'une vie commune avec Dieu comme le voulait le don de l'Alliance.

3.

Il ne restera plus alors à Jérémie qu'à *continuer d'appeler* (cf. v. 27). Le prophète et Dieu sont seuls à lutter pour tenter de faire entendre au peuple la voix de son Dieu. Jérémie sait d'avance que ce sera inutile, mais il n'a rien d'autre à faire que d'exécuter ce que Dieu lui a donné à faire: prêcher l'Alliance, malgré l'indifférence totale. Au milieu de la fête, le prophète doit déclarer que ce que le peuple appelle un «renouvellement de l'Alliance» n'en est pas un; on peut faire des fêtes, mais si l'on n'a pas écouté celui qui est au centre de la fête, le Donneur de l'Alliance, il ne s'est en fait rien passé. Le peuple, «ce» peuple n'est pas dans la situation qu'il croit tant qu'il vit dans le mensonge et dans la rébellion.

Le passage en question montre la réaction de Jérémie devant l'autonomie où Israël s'est retiré face au Dieu de l'Alliance. Les cérémonies sont alors vides de sens. La protestation de Jérémie n'est pas une protestation contre le culte en soi, mais une protestation *contre le peu de cas* que l'on faisait de l'Alliance et contre les déviations – les sacrifices – qui faussaient le sens originel de la fête. L'Alliance n'était plus aux yeux du peuple le geste de Dieu qui, justement, fondait ce peuple et qui, du même coup, devait engager sa fidélité et son obéissance. *Philippe Reymond*, Lausanne